

Kalm troublant!

Danielle Pigeon

Number 65, Spring 2001

Les pays dans le pays : savoir-faire, traditions et terroirs

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8353ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pigeon, D. (2001). Kalm troublant! *Cap-aux-Diamants*, (65), 60–61.

Kalm troublant!

En 1749, le Canada recevait la visite du botaniste suédois Pehr Kalm à la recherche de plantes susceptibles d'être cultivées en son pays. Celui-ci devait laisser de ce périple un récit fourmillant d'informations sur la vie de nos ancêtres et le cadre dans lequel celle-ci se déroulait : une manne pour les futurs passionnés d'ethno-histoire! Mais faut-il tout accepter sans questionnement?

Le cas de Montréal

Les historiens du Québec s'entendent pour reconnaître que l'ordonnance pour la construction des maisons de ville, émise en 1727 par l'intendant Claude-Thomas Dupuy, représente une véritable codification de l'architecture urbaine en Nouvelle-France. Comme on le sait, le premier point de cette ordonnance interdisait désormais : «De bâtir aucune maison dans les villes et gros bourgs, où il se trouve de la pierre commodément, autrement qu'en pierre, [et] défendons de les bâtir en bois, de pièces sur pièces et de colombage, quand bien même ce serait pour les recouvrir de chaux et sable».

Cette interdiction n'était pas nouvelle, car après l'incendie du 19 juin 1721 qui avait détruit plus de 150 bâtiments de la ville de Montréal, l'intendant Michel Bégon avait déjà ordonné de reconstruire le tout en «matériaux incombustibles».

Certains spécialistes, dont Jean-Claude Marsan dans son magistral ouvrage *Montréal en évolution*, se sont cependant interrogés sur les délais de mise en application de ces règlements en prenant notamment le cas de la ville de Montréal comme exemple. Pour ce faire, ils se sont appuyés sur le récit de Pehr Kalm, observateur objectif dont le témoignage ne saurait être mis en doute. Pourtant, si on reprend ce passage sur Montréal de *l'En resa* de Kalm et qu'on retourne à ses notes de terrain, on constate qu'il y a entre ces dernières et la publication de son récit de voyage un travail d'édition qui a induit en erreur des générations de chercheurs. Expliquons-nous.

Dans la traduction française de *l'En resa til Norra America* faite par L.W. Marchand et publiée en 1880 sous le titre *Voyage de Kalm en Amérique*, on peut lire ce passage sur Montréal daté du 1^{er} août 1749 : «Cependant elle [la ville] ne pourrait

soutenir un long siège, à cause de son étendue, et parce qu'elle renferme principalement des maisons de bois.»

Et, il précise un peu plus loin : «Quelques maisons dans la ville sont bâties en pierre; la plupart le sont en bois de charpente, mais très élégamment construites.»

Ces extraits de Kalm laissent à penser que les ordonnances pour réglementer la construction des maisons de ville, malgré



Pehr Kalm (1716-1779), naturaliste suédois. Il visita le Canada en 1749.
(Archives nationales du Québec, à Québec)

leur ton ferme et les amendes menaçant les contrevenants, n'étaient guère respectées à Montréal. Et c'est bien ainsi que ce témoignage d'époque fut interprété. On en déduisit qu'à la fin du Régime français, Montréal était toujours une ville en bois.

Une simple compilation des données fournies par *l'Aveu et dénombrement* fait à Montréal en 1731 nous laisse perplexe devant la forte contradiction entre le témoignage de Kalm et les chiffres obtenus. Ce document donnant une description sommaire de toutes les maisons de la ville indique en effet que sur un total de 398 maisons recensées dans la ville fortifiée et sur la Pointe-à-Callière, 215 maisons sont en bois, 174 en pierre et les 10 restantes, en matériaux mixtes ou non précisés. Selon ces chiffres, les maisons de pierre représenteraient donc 43,71 % de l'ensemble. De plus, les marchés de construction relevés dans les archives notariées indi-

quent que la trentaine de maisons venant s'ajouter à l'intérieur des murs de la ville entre 1731 et 1749 seront toutes construites en pierre. Comment interpréter alors le témoignage de Pehr Kalm?

Cherchez l'erreur!

Le journal de route du voyage de Kalm au Canada allait sûrement nous aider à faire la lumière sur ce point. Or, dans ce journal traduit en français et paru presque 100 ans après la version de Marchand, bizarrement on ne retrouve pas ce passage ni quelque chose de semblable en date du 1^{er} août, pas plus qu'en aucun autre temps d'ailleurs lorsqu'il séjourne à Montréal.

Notre illustre voyageur aurait-il confondu ses souvenirs de Montréal avec une autre ville? Il est vrai que la mémoire nous joue parfois de drôles de tours, mais compte tenu de la réputation du personnage, cela semblait exclu.

Selon le journal, le 2 août 1749, après sept jours passés à Montréal, Kalm part pour la région de Québec. Arrivé à Trois-Rivières le lendemain, il note que cette ville possède deux églises, un couvent de religieuses ainsi qu'une maison du gouverneur, tous bâtis en pierre alors que les autres maisons sont en bois. *L'En resa* contient un passage reprenant à peu près les mêmes termes; donc pas de confusion possible ici entre Trois-Rivières et Montréal.

Poursuivant son voyage, Pehr Kalm écrit dans son journal en date du 3 août 1749 que le petit village de Lorette est : «... habité principalement par des Sauvages d'Amérique convertis à la foi chrétienne romaine [...] actuellement tous les Sauvages ont construit leurs maisons sur le type des logements français; certaines sont en pierre, mais la plupart sont en bois.» Dans *l'En resa*, cela donnera : «Lorsque le jésuite qui les dessert y vint pour la première fois, ils vivaient dans des cabanes faites sur le modèle de celles des Lapons. Depuis, ils se sont bâti des habitations à la mode française.»

Si Kalm explique encore que ces maisons sont divisées en chambre et cuisine, il n'est plus aucunement fait mention du matériau dont elles sont construites. Peut-on penser que l'observation faite sur les maisons de Lorette dans le journal de route aurait été malencontreusement appliquée à la ville de Montréal dans la version publiée? Un tel glissement est peu vraisemblable, mais sait-on jamais...

De plus, lorsqu'il revient à Montréal en septembre suivant, Kalm note dans son journal de route que les maisons d'habita-

tion le long de la rive de cette île sont presque toutes bâties en pierre. Si ces maisons rurales sont majoritairement en pierre, pourquoi «la plupart» de celles érigées en ville le seraient-elles en bois quand ce sont spécialement ces dernières qui sont visées par les règlements? À notre connaissance, personne ne semble avoir remis en question cette contradiction et on continua de dire qu'au milieu du XVIII^e siècle, Montréal comptait une majorité de maisons de bois puisque Kalm, un témoin oculaire, l'avait décrite ainsi dans son récit de voyage.

Néanmoins, en 1992, dans la publication accompagnant l'exposition du Centre canadien d'architecture, *Montréal, ville fortifiée au XVIII^e siècle*, Phyllis Lambert démontrait clairement et pour la première fois que les constructeurs de Montréal se conformèrent bel et bien aux règlements contenus dans les ordonnances et ce, dès leur émission. Malheureusement, ce texte semble demeurer un secret bien gardé.

Une lecture plus attentive du journal de route de Kalm devait dernièrement nous apporter une demi-explication. En effet, six jours après avoir quitté Montréal, alors qu'il se trouve au fort Saint-Frédéric sur le chemin du retour en Nouvelle-Angleterre, Kalm glisse entre ses notes sur le bois de chauffage et les mœurs amérindiennes : «Monsieur Chavodreuil m'a dit que lorsqu'il arriva à Montréal pour la première fois en 1716, il n'a trouvé que trois

maisons en pierre; certaines églises elles-mêmes étaient en bois; maintenant par contre la plupart des maisons de ville sont en pierre, ainsi que toutes les églises.»

On pourrait encore contester la première partie de cette phrase, on se contentera d'en apprécier la dernière qui réhabilite notre illustre voyageur... mais ne règle pas tout. Il est clair que la version de L.W. Marchand ne pouvait contenir ce passage puisqu'il provient d'un manuscrit de Kalm qu'on croyait perdu et qui ne fut retrouvé qu'à la toute fin du XIX^e siècle et rendu public en 1929. Il reste que nous le trouvons tel quel dès 1937 dans la version du voyage de Kalm de l'Américain Adolphe B. Benson, mais cette dernière semble aussi avoir été un secret bien gardé!

Feuillelet déplacé ou mémoire qui flanche?

S'il est maintenant évident qu'au moment où Pehr Kalm séjourne à Montréal la ville est bel et bien majoritairement bâtie en pierre, ce qu'il a lui-même consigné – un peu sur le tard! – dans son journal de route, que s'est-il passé lors de la rédaction de *l'En resa*? Y eut-il maldonne dans la mise en ordre des notes de terrain lui servant de corpus? Dans l'introduction à l'édition du journal de route, Jacques Rousseau explique en effet que le manuscrit de Kalm contient des feuillets libérés ajoutés çà et

là, or un feuillelet échappé et mal replacé peut entraîner bien des malentendus... Ou, ce qui est davantage inquiétant, erre-t-il dans ses souvenirs mêmes de Montréal? Pour avoir séjourné à cet endroit plus d'un mois, il faudrait admettre que notre savant avait une assez piètre mémoire! Ce qui justifierait peut-être ses notes souvent répétitives, voire tatillonnes comme d'aucuns l'ont jugé.

Enfin, si le récit de ce visiteur est partiellement amendé par ses notes de terrain, il n'en reste pas moins que la seule version française de *l'En resa* de Kalm continue de confondre les amateurs d'histoire. À preuve, on retrouve encore son célèbre témoignage dans les descriptions du Montréal de cette époque, soit tel quel chez les historiens ou encore légèrement déguisé chez les romanciers et autres littérateurs qui s'abreuvent toujours aux mêmes sources et qui n'ont pas eu la patience de scruter le journal de route (mea-culpa!) au-delà de son séjour à Montréal. Et l'histoire se répète... ♥

Danielle Pigeon

Les vieilles maisons de la rue Saint-Vincent ont inspiré cette reconstitution de l'habitat montréalais au milieu du XVIII^e siècle. (Dessin de Francis Back©).

